

## THEODORE II, EMPEREUR D'ETHIOPIE

Tout le monde vous dira que le « Négus » actuel se nomme Haïlé Sellassié. On saura aussi que son plus illustre prédécesseur était Ménélik, le vainqueur des Italiens et l'ami des Français. Par contre, si vous voulez encore remonter dans le temps, vous constaterez que l'histoire de l'Éthiopie antérieure à Ménélik II n'éveille plus guère d'échos. Certes, Téklé Guiorguis ne régna que quatre ans (1868-1872) et ne fit rien de remarquable, mais Yohannès IV (1872-1889) écrasa les Egyptiens et les obligea à renoncer à toute prétention sur l'Éthiopie. Il battit les Italiens huit ans avant Ménélik et mourut en martyr en combattant les Derviches. Quant à Théodore II (1855-1868), il restaura l'unité éthiopienne et le pouvoir impérial après un siècle d'anarchie, et osa défier la puissance britannique. Leurs deux noms méritaient donc de passer à la postérité. Comment expliquer, alors, l'oubli où sont tombés ces deux empereurs ?

Sur le plan de la politique intérieure éthiopienne, ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, originaires du Choa, patrie de Ménélik et de Haïlé Sellassié, centre politique actuel de l'Éthiopie. Si les noms de Théodore et de Yohannès étaient trop souvent prononcés, les vieilles luttes féodales, les particularismes régionaux dont l'Éthiopie a déjà tant souffert, risqueraient sans doute de se réveiller. Et de toutes façons, il n'est point désagréable aux dirigeants actuels de donner l'impression que les empereurs choans sont seuls responsables des progrès accomplis par l'Éthiopie depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

L'Europe, elle, ne s'est guère intéressée à l'Éthiopie qu'après l'installation définitive des Anglais au Soudan (1898), celle des Italiens en Erythrée (1885) et la décision prise par les Français de relier par un chemin de fer le Golfe de Tadjourah à Addis-Abeba (1894). Cette époque correspond en gros à la première moitié du règne de Ménélik (1889-1913). Dans ces conditions, on comprend que les événements antérieurs à cette période, même les plus importants, n'aient guère laissé de souvenirs en dehors de l'Éthiopie. C'est avec le désir de mettre en évidence ce qu'on pourrait appeler une injustice de l'histoire que nous essaierons d'évoquer ici la prodigieuse personnalité de l'Empereur Théodore II (Téouodros) et de retracer les faits marquants de l'épopée que fut sa vie.

Kassa, le futur Théodore II, naquit vers 1818. Il était le fils d'un chef du Kouarra, région située à l'Ouest du lac Tana. Les habitants du Kouarra appartiennent à la fraction non sémitisée de la population éthiopienne. Ils forment une des branches de la race aguèou et descendent des anciens Couchites qui occupaient le plateau abyssin avant les migrations sud-arabiques. Orphelin de bonne heure, le jeune homme fut recueilli par son oncle, le Dedjatch Kennfou, seigneur du Kouarra et du Dembia. Valeureux guerrier, Kennfou s'était illustré en combattant

les Egyptiens depuis peu installés au Soudan et prêts à envahir le Nord de l'Éthiopie. Kassa était donc de naissance noble malgré les calomnies de ceux qui l'ont surnommé « Lidj Kosso » sous prétexte que sa mère avait vendu du kosso, le ténifuge national, sur le marché de Gondar. En réalité, Kassa se rattachait à un parti qui avait dû sa fortune politique au mariage de la fille d'un petit chef du Kouarra avec un empereur, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Devenue impératrice, puis régente, Itégué Menteouab acquit une grosse influence et fit venir à la Cour une foule de parents et d'amis qui jouèrent un rôle considérable vers 1780.

Kennfou confia son neveu à un monastère. Kassa y apprit à lire et y reçut même une instruction religieuse assez poussée, chose rare chez un noble abyssin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y contracta aussi une insurmontable aversion à l'égard des ecclésiastiques, à qui il reprocha toujours leurs manières efféminées, leur ignorance, leur inutilité à la guerre. Comme Kassa atteignait l'âge de quinze ans, des brigands mirent le monastère à sac. Moines et élèves se dispersèrent et, renonçant aux études, notre héros se joignit aux pillards, choisissant ainsi une activité plus conforme à sa vocation.

Mais, avant d'aborder le récit des aventures de Kassa, il importe de voir dans quel contexte elles vont se dérouler. Quel était donc l'état de l'Éthiopie, vers 1833, au moment où le futur Théodore II commence à faire parler de lui ?

Cet infortuné pays était en proie à l'anarchie la plus complète. Au XVI<sup>e</sup> siècle, 320 ans plus tôt, l'Éthiopie semblait au faite de sa puissance. Les empereurs amhara avaient peu à peu repoussé vers le Sud les limites de l'empire chrétien, imposant le tribut à de vastes territoires païens ou musulmans. Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, des relations avaient été nouées avec l'Europe et en particulier avec le Portugal. A cette époque, les Européens crurent avoir enfin trouvé le Prêtre Jean qu'ils cherchaient depuis les Croisades, tantôt en Asie, tantôt en Afrique. Une ambassade portugaise visita l'Éthiopie entre 1520 et 1526. L'un de ses membres nous a décrit avec admiration la richesse des églises, la prospérité du pays, l'éclat de sa civilisation et le prestige de la dynastie régnante. Tout cela devait être réduit à néant en quelques années par la conquête musulmane (1527-1536). Plus tard, avec l'aide des Portugais, l'Éthiopie réussit à se libérer, mais à peine venait-elle de se relever de ses ruines et de sortir du désarroi où l'avait plongée l'occupation musulmane qu'elle connut, de nouveau, une crise très grave. Des missionnaires jésuites avaient entrepris de ramener les Éthiopiens, chrétiens mais schismatiques, dans le droit chemin de l'orthodoxie romaine. D'abord sévèrement limitée, la propagande catholique marqua des points. Un habile missionnaire réussit à convertir l'Empereur Soucenios (1607-1632). Malheureusement,

de véritables guerres de religions en résultèrent. Pour rétablir la paix, le fils de Soucenios, Fassiledès (1632-1665), fut amené à chasser brutalement les Jésuites, à proscrire le catholicisme et à fermer son pays à toute influence européenne. Cet isolement devait durer deux siècles. Fassiledès fonda une nouvelle capitale, Gondar, au Nord du lac Tana. Il redonna à la monarchie un certain éclat, mais l'Éthiopie, livrée à elle-même, en proie aux hordes galla, sombra peu à peu dans l'anarchie.

A partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les « Empereurs de Gondar » perdirent tout pouvoir et le pays tomba entre les mains de quelques feudataires. Ceux-ci rivalisèrent pour s'assurer la prépondérance, mais le prestige de la dynastie était encore si grand qu'aucun d'entre eux n'eut l'audace de se faire couronner. Pour dominer le pays, la méthode consistait à s'emparer de fiefs situés à proximité de Gondar, résidence de l'Empereur et du Métropolitain, et à imposer un prétendant acquis d'avance, frère, oncle, neveu ou cousin de l'empereur en exercice. Par l'intermédiaire de cette marionnette dont le pouvoir ne s'étendait guère que sur les domestiques de sa résidence, l'un des grands chefs pouvait, pendant quelque temps, imposer sa suzeraineté. Mais les alliances ne tardaient pas à se rompre et le maître de la veille, vaincu par un rival que soutenaient maintenant ses anciens amis, se retirait de la compétition en emportant « son » empereur dans ses bagages. Souvent, il y eut simultanément deux ou trois empereurs. Chacun montait à son tour sur le trône quand son protecteur était victorieux, ce qui ne durait jamais bien longtemps. On cite également le cas d'un empereur qui, en vingt ans environ, fut détrôné six fois et restauré cinq fois. Une fois sur deux, ces luttes féodales s'expliquaient par des antagonismes d'origine ethnique. Elles prenaient souvent pour prétexte des querelles religieuses qui avaient éclaté au sein de l'Église nationale dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle. Ne pouvant élaborer une doctrine commune sur la façon dont s'opérait l'Union des Deux Natures chez le Christ, le clergé éthiopien s'était scindé en trois sectes rivales. Chacune était solidement établie dans une province et, de là, excommuniait les autres sectes et leurs défenseurs séculiers. Une telle situation permettait au seigneur de la province d'aller, la conscience en repos et avec la bénédiction des prêtres de son entourage, ravager les pays voisins et guerroyer contre ses rivaux.

Cette période, dite des « Meçafeunt », c'est-à-dire « des grands chefs », fut l'une des plus sombres de l'histoire éthiopienne. Aux désordres dus à l'anarchie, s'ajoutaient toutes les souffrances engendrées par la guerre : famines, épidémies, massacres, supplices, répressions atroces, pillage continu par les troupes régulières ou les brigands. Mais la crise était plus grave encore, l'Éthiopie se trouvait totalement isolée du monde civilisé. Son clergé, jouisseur, ignare et borné, était incapable de sauvegarder les valeurs spirituelles que le christianisme avait apportées au pays, et celui-ci retournait à la barbarie. Les historiens européens ne se sont, du reste, pas privés de comparer l'Éthiopie des « Meçafeunt » à la Gaule des Maires du Palais et des Rois Fainéants.

En ces temps d'effroyable misère, il était normal que le peuple rêvât d'un futur où l'ordre et la paix régneraient de nouveau. Une prophétie du XV<sup>e</sup> siècle annonçait qu'avant la fin du monde, un empereur nommé Théodore rendrait à l'Éthiopie son unité et sa puissance, puis reprendrait Jérusalem aux Musulmans. Depuis 1800, deux aventuriers avaient déjà tenté de se faire passer pour ce souverain mythique. Ils voulaient soulever des provinces et s'emparer du trône. Lorsque son tour viendra, Kassa saura, lui aussi, se servir de la prophétie et de la crédulité populaire, mais il sera assez réaliste pour ne pas révéler ses ambitions trop tôt.

Quelles étaient les forces en présence au moment où Kassa se lançait dans l'aventure ?

Dans le Nord, deux grands chefs se trouvaient face à face. Le premier, le Ras Ali, appartenait à une famille de chefs galla du Yédjou. Cette province, à cheval sur le bord oriental du plateau, dominait le désert dankali. Les Galla étaient apparus en Éthiopie au XVI<sup>e</sup> siècle. Semi-nomades venus du Sud, ils avaient mis à profit l'épuisement de l'empire chrétien à la suite des invasions musulmanes pour y pénétrer, s'y livrer au pillage puis, plus tard, s'y installer à demeure. Les chroniques de l'époque nous rapportent de très nombreuses expéditions lancées par les Chrétiens pour endiguer le flot des envahisseurs. Cette lutte acharnée se poursuivit jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, des empereurs s'entendirent avec certaines tribus galla et recrutèrent des troupes parmi elles. En récompense de leurs services, ces soldats reçurent des fiefs en Abyssinie centrale. Les Galla s'introduisirent ainsi dans la vie politique de l'empire, rivalisant avec les chefs amhara qui les détestaient. Les Galla du Yédjou avaient, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, étendu peu à peu leur domination sur les vastes territoires qui, à l'Est et au Sud-Est du lac Tana, formaient les provinces du Bégueumdir et de l'Amhara. Ils contrôlaient efficacement le pouvoir, d'ailleurs tout théorique, de l'empereur de Gondar, et avaient réussi à imposer l'un des leurs comme « Maire du Palais ». C'est dans le cadre de cette réussite éclatante que le Ras Ali avait hérité de la plus grande partie de l'Abyssinie centrale, d'un immense pouvoir et des plus hautes prérogatives. D'origine musulmane comme ses prédécesseurs, il s'était officiellement converti au christianisme pour gouverner les populations chrétiennes, mais ses sympathies pour les Musulmans étaient évidentes.

La mère du Ras Ali, Ménène, impétueuse quadragénaire, contribuera, elle aussi, au contrôle du pouvoir central par les Galla du Yédjou en épousant de force un jeune prince de seize ans qui sera couronné, vers 1840, sous le nom de Yohannès III. Dès lors, elle sera connue sous le nom d'Itégué Ménène.

Quant au Dedjatch Kennfou, l'oncle de Kassa, seigneur du Kouarra et du Dembia, si sa famille avait autrefois dominé le pays, il était maintenant le vassal du Ras Ali.

Plus au Nord, le Dedjatch Oubié, seigneur héréditaire du Semiène, venait, avec l'aide des Galla, d'éliminer son rival du Tigré, la province la plus

septentrionale de l'Éthiopie. Quittant son réduit montagneux, Oubié luttait pour se faire respecter par les chefs locaux tigréens, connus de longue date pour leur tempérament indocile et turbulent. Mais il connaissait l'intérêt stratégique de la région : maître de la route caravanière qui reliait Massaoua à Gondar, il pouvait percevoir de substantiels droits de douane sur les marchandises venues par la mer ; il avait la possibilité de se réserver les armes à feu les plus modernes, prenant ainsi sur ses adversaires une supériorité écrasante ; il était capable, enfin, en cas de nécessité, de faire le blocus de Gondar et des provinces plus méridionales. Il fallait donc compter avec lui.

Au Sud du Tana, bien isolé dans la boucle du Nil Bleu, le Godjam était gouverné par Gouochou. Confiant dans la protection naturelle fournie par le canyon du grand fleuve, les gens du Godjam ne manquaient jamais une occasion de se rebeller.

A l'extrême-Sud du plateau abyssin, enfin, dominant la vallée de l'Aouache, le Choa, gouverné par le Roi Sahlé Sellassié, ne se mêlait guère aux affaires du Nord. Se contentant de payer tribut à l'Empereur fantoche, le Roi du Choa s'employait surtout à soumettre les Galla installés chez lui et à agrandir son royaume aux dépens de ceux qui vivaient plus au Sud. Cette quasi-indépendance du Choa durait depuis plusieurs générations et la prospérité de ce royaume n'avait, paraît-il, d'égale que la sagesse de ses rois. En outre, le Choa profitait du commerce qui se faisait par le désert entre sa capitale Angolala puis Ankobeur et le Golfe de Tadjourah.

Au-delà du Nil Bleu, vers le Sud et le Sud-Ouest, on entrait dans le domaine des Galla et les chefs chrétiens ne s'y aventuraient qu'en force pour de brèves incursions. Plus loin encore, des peuplades couchitiques vivaient isolées ou plus ou moins colonisées par les Galla. Elles alimentaient un florissant trafic d'esclaves. Cependant, l'Islam, venu de l'Est, faisait parmi elles de rapides progrès.

A l'Est et au Sud-Est du Choa, Danakil, Somalis et Galla islamisés, divisés en sultanats et en tribus, ne constituaient plus, comme jadis, une puissance organisée. Ils formaient cependant un domaine tout à fait étranger à l'Éthiopie chrétienne. En définitive, celle-ci ne représentait pas le quart de l'Éthiopie actuelle en superficie et se limitait, en gros, aux régions montagneuses situées au Nord de la ligne Nil Bleu - Aouache.

C'est dans ce cadre qu'à la mort de son oncle, vers 1840, le jeune Kassa, qui s'était déjà illustré dans plusieurs combats et coups de main, et dont la clientèle augmentait, commença à revendiquer les gouvernements du Kouarra et du Dembia, sans même tenir compte des droits légitimes de ses cousins.

Mais Kassa n'était pas encore assez fort pour s'imposer et, renonçant provisoirement à ses prétentions, il entra au service du Dedjatch Gouochou qui avait reçu le gouvernement du Godjam, tandis que Ménène, devenue impératrice, résidait à Gondar et gouvernait directement le Dembia. Kassa se trouvait au camp de Gouochou en 1842 en même temps que

l'aventurier Arnauld d'Abbadie qui le remarqua et en fit, dans son livre, un portrait saisissant. Le frère d'Arnauld, Antoine, peut être considéré comme le fondateur des études éthiopiennes en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Kassa passa ensuite au service du Ras Ali lui-même et épousa la fille de celui-ci, la Oueï-zéro Teouabetch mais, vers 1847, en butte à l'hostilité des chefs galla et de la mère de son maître, il déserta, regagna son Kouarra natal et entra en rébellion ouverte.

Il s'y maintint pendant deux ans, mettant successivement en déroute toutes les troupes envoyées contre lui par Ménène ou Ali. Au cours de cette campagne du Kouarra, Kassa, menant souvent deux batailles à la fois, manœuvra si rapidement, surprit si souvent l'ennemi pourtant bien supérieur en nombre, le trompa par des ruses si habiles, le chargea, le moment venu, avec tant de fougue, qu'il mérita le nom de Napoléon de l'Abyssinie. Itégué Ménène, furieuse de voir son autorité bafouée et ses soldats ridiculisés, mobilisa une nouvelle armée et prit elle-même la direction des opérations. Vaincue à son tour et blessée à la cuisse, elle fut capturée par Kassa. Le Ras Ali craignit pour sa mère et, comme il était trop occupé à surveiller Oubié dont l'attitude l'inquiétait, il préféra céder : il reconnut à Kassa les gouvernements du Kouarra et du Dembia. Celui que l'on appelait toujours Lidj Kassa prit alors le titre de dedjazmatch, immédiatement inférieur à celui de ras. Kassa gouverna ainsi ses deux provinces de 1849 ou 1850 à 1852. Mais l'accord entre Ali et lui ne tarda pas à se rompre.

Réconcilié avec Oubié, le Ras Ali forma contre Kassa une coalition qui comprenait, outre lui-même et Oubié, le Dedjatch Gouochou du Godjam et plusieurs chefs de moindre importance. Les coalisés alignèrent plus de 100.000 hommes sur le terrain. Kassa, ne se sentant pas de force à résister, abandonna le Dembia et se replia sur le Kouarra. Croyant avoir éliminé Kassa, Ali donna à Gouochou les fiefs du vainqueur et rentra à Debré Tabor. Kassa fonda alors sur Gouochou isolé et le battit à Gouramba à la fin de 1852. Gouochou fut tué dans la bataille. Le Ras Ali marcha alors contre Kassa mais ses Galla, abandonnés en pleine bataille par les gens de Oubié, furent vaincus au Nord de Debré Tabor. Ali battit en retraite vers le Godjam et Kassa se lança à sa poursuite. Debré Tabor fut brûlée et pillée au passage, et le « maire du palais », définitivement battu à Aïchal, au Godjam, s'enfuit à travers les montagnes du pays amhara jusqu'à son Yédjou natal où il devait rester jusqu'à sa mort. Avec cette défaite survenue en 1853, prenaient fin plus de cinquante années de prépondérance galla.

Le Ras Ali avait à son service deux aventuriers britanniques, l'Anglais Walter Chichele Plowden et l'Écossais John Bell. Une dizaine d'années plus tôt, les deux hommes s'étaient signalés par un voyage chez les Galla d'outre-Abbaï et, performance remarquable à l'époque, ils en étaient revenus. Tandis que Bell devenait une sorte d'instructeur militaire, Plowden, remarquablement intelligent, cherchait à établir des relations entre son maître et le gouvernement britannique. Celui-ci consentit à le considérer

comme une sorte de représentant diplomatique auprès du Ras Ali. En 1849, pour faire plaisir à Plowden qu'il aimait bien, le Ras signa sans y croire un traité de commerce et d'amitié qui le liait à S. M. la Reine Victoria. Après l'élimination d'Ali, les deux hommes passèrent au service de Kassa et surent gagner son amitié. Bell, connu en Abyssinie sous le nom de Likè Mekouass Iohannès, prit en main l'élite de la future armée impériale et s'efforça de la faire manœuvrer à l'européenne. Plowden, alias Bacha Bleouden, s'employa à faire confirmer par Kassa les avantages, tout théoriques d'ailleurs, accordés par Ali à la Grande-Bretagne.

Maitre de Gondar, Kassa envoya à Oubié des messagers pour lui demander de reconnaître sa suzeraineté et de permettre au Métropolitain Selama, qui depuis 1841 était retenu au Tigré, de gagner la capitale. Oubié refusa. C'était de nouveau la guerre à brève échéance.

Kassa n'attaqua pas tout de suite cependant. Il assura d'abord ses arrières et alla combattre Berrou, le fils de Gouchou, au Godjam. Berrou vaincu et prisonnier devait rester quatorze ans en captivité. A Gondar, Kassa fut sollicité par l'évêque missionnaire italien Mgr De Jacobis. Celui-ci, conscient de l'importance des événements qui se déroulaient en Abyssinie centrale, venait dans l'intention d'obtenir la protection de celui qui semblait devoir bientôt dominer le pays tout entier. La mission avait été fondée au Tigré vers 1840. Son existence était précaire. Oubié était pris entre le désir de plaire aux prêtres étrangers qui lui promettaient l'appui des catholiques européens et notamment celui de la France de Napoléon III, et la crainte de mécontenter le chef de l'église nationale, le Métropolitain égyptien Selama qui détestait les catholiques. Dans ces conditions, les malheureux missionnaires étaient alternativement traités avec la plus grande bienveillance ou en butte à l'hostilité la plus affirmée, et envisageaient l'avenir avec pessimisme. Mgr De Jacobis voulut saisir l'occasion et offrir au jeune chef qui montait le soutien de Rome et de la France en échange de la reconnaissance et de la protection de la mission. Mais l'Abouna Selama, trompant la surveillance de Oubié, arriva à Gondar à peu près au même moment pour offrir ses services à Kassa. Celui-ci n'hésita pas une seconde entre l'évêque étranger et le chef de l'église nationale. Il connaissait trop les sentiments du clergé et du peuple à l'égard des catholiques. Il satisfait toutes les exigences du Métropolitain à propos de la foi : il expulsa Mgr De Jacobis, promulga un édit imposant à tous, chrétiens ou non, l'orthodoxie éthiopienne la plus intransigeante. En échange, l'Abouna Selama promit de le sacrer empereur dès que les circonstances le permettraient. Les dés étaient jetés : repoussés par Kassa, l'évêque De Jacobis et son équipe allaient intriguer avec les rebelles du Tigré et les choses devaient fort mal tourner pour eux.

Soutenu par l'Eglise et débarrassé de ses autres adversaires, Kassa se mit en route vers le Semiène au début de 1855 pour en finir avec Oubié. Celui-ci regretta amèrement de n'avoir pas soutenu Ali quand il en était encore temps. Il fut vaincu et fait prison-

nier au début du mois de février, non loin de sa résidence de Deresguié. Trois jours plus tard, dans l'église de cette localité, Kassa se faisait couronner empereur et prenait le nom de Théodore II, Dagmaoui Téouodros. Si l'on excepte une usurpation de courte durée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était la première fois qu'un obscur chef féodal, qui n'était d'ailleurs même pas amhara, osait faire fi de six siècles de tradition et s'emparer par la force d'une couronne réservée jusqu'alors aux membres d'une dynastie qui se prétendait élue de Dieu et descendante de Salomon.

Pendant la première partie de son règne, lorsqu'il n'était pas en expédition, Théodore résida à Debré Tabor, au pied du mont Gouna. Cette ville, fondée vers 1790, avait été la capitale des « maires du palais » galla. Un certain nombre d'Européens s'étaient fixés dans la région. Parmi eux, en dehors de quelques aventuriers, on remarquait un groupe assez important de missionnaires protestants qui, eux-bénéficiaient de l'appui du Métropolitain. A la suite d'un voyage d'étude fait, vers 1830, par un de leurs envoyés, les sociétés protestantes britanniques avaient recruté pour l'Abyssinie des missionnaires anglais ou allemands. Certains s'étaient établis à demeure à proximité de Debré Tabor. Tout en se consacrant à l'édification des indigènes, ils se livraient à des activités artisanales telles que menuiserie, travail des métaux, etc. D'autres rayonnaient dans tout le pays, distribuant des bibles et répandant la bonne parole, en particulier chez les fameux Felacha, les Juifs noirs d'Abyssinie. Le plus distingué des Européens était sans doute le Dr. Schimper qui avait déjà parcouru inlassablement le pays et qui devait laisser pour la connaissance de l'Abyssinie et, en particulier, de sa flore, une œuvre capitale.

A vrai dire, Théodore ne songeait guère à se reposer à Debré Tabor. S'il avait éliminé ses plus dangereux adversaires, il savait que le pays ne lui était pas entièrement soumis et il avait, notamment, un compte à régler avec le roi du Choa, Haïlé Melkott. Celui-ci, s'écartant de la prudente réserve de ses prédécesseurs, avait eu la malencontreuse idée de prendre le parti du Ras Ali contre lui en 1852-53. Dès la fin des pluies de 1855, Théodore mobilisa et prit la route du Choa. Aux portes du Ouollo, région conquise et colonisée par les Galla, il choisit le « nid d'aigle » de Mekdela pour y installer une garnison. Celle-ci aurait à surveiller les populations indociles et à leur interdire l'accès du pays amhara. Plus tard, Mekdela deviendra une véritable place forte où l'Empereur fera transporter son trésor, ses armes, et interner ses prisonniers et ses otages. Durant son règne, il y reviendra souvent et s'en servira comme base de départ pour ses nombreuses expéditions en pays galla. Treize ans après, c'est à Mekdela que son règne se terminera tragiquement.

Tout en marchant vers le Choa, Théodore dut diriger plusieurs opérations contre les Galla du Ouollo, rebelles et pillards, qui harcelaient les colonnes de l'armée impériale et cherchaient à s'emparer de ses bagages. Survivance d'une époque où le matriarcat était de règle chez les Couchites, la plupart de ces Galla obéissaient à une reine. Celle-ci se

nommait Ouorkit et avait conclu une alliance avec le roi du Choa.

Les Galla étrillés, Théodore s'enfonça vers le Sud, s'empara d'Ankobeu, l'une des résidences royales du Choa, mais aucune bataille n'eut lieu. Le roi Haïlé Melekott mourut, de maladie semblait-il, alors qu'il se préparait à affronter l'envahisseur. L'Empereur s'empara de son fils, Ménélik, alors âgé de douze ans. Quoique bien traité, le jeune prince devait demeurer prisonnier à Mekdela jusqu'en 1865. Ayant confié le Choa à des chefs de son choix, Théodore marcha vers l'Ouest, traversa l'Abbaï, c'est-à-dire le Nil Bleu, et passa au Godjam où d'anciens vassaux de Gouochou et de son fils Berrou refusaient de se soumettre à lui et le considéraient comme un usurpateur. Théodore remporta quelques succès, ses troupes capturèrent quelques rebelles qui furent exécutés, mais il ne réussit apparemment pas à pacifier cette province. Il en fut chassé par une épidémie de choléra qui l'obligea à regagner Gondar avant les pluies de 1856.

Vers 1859, Théodore dut diriger une seconde expédition contre le Choa. L'Abéto Seïfou, frère de Haïlé Melekott, s'était révolté contre Ato Bezzabeh, le gouverneur nommé par l'Empereur. La répression fut rude. On pilla et on incendia Ankobeu, on massacra ou on mutila de nombreux rebelles. Mais Seïfou réussit à s'échapper. Le Choa ne fut donc jamais tout à fait soumis, pas plus d'ailleurs que les Galla du Ouollo. Théodore eut beau lancer contre eux expédition sur expédition, massacrer des centaines de prisonniers, prendre des chefs comme otages et les enfermer à Mekdela, les farouches tribus n'en continuèrent pas moins à refuser de payer le tribut, à attaquer les caravanes et à razzier le pays amhara. Ces guerres incessantes et vaines contre les Galla du Ouollo ont fini par épuiser Théodore et ont indiscutablement contribué à permettre aux chefs chrétiens, un moment soumis, de se soustraire de nouveau à son autorité. Elles contribuèrent aussi sans doute à lui aigrir le caractère et expliquent en partie les crises de fureur sanguinaire qui assombrirent la fin de son règne.

Au retour de cette seconde campagne au Choa, Théodore eut la douleur de perdre sa femme, Itégué Teouabetch, qu'il adorait. Il la fit enterrer à Guichéne, l'Amba où l'on avait séquestré autrefois tous les parents mâles des empereurs en exercice. Il ne put la pleurer longtemps : au début de 1860, son cousin Garred, fils du Dedjatch Kennfou, entra en rébellion. Ses hommes blessèrent mortellement, aux portes de Gondar, le consul Plowden qui, malade, rentra en Europe. Théodore, prenant la direction des opérations, se jeta avec impétuosité sur les rebelles qu'il écrasa à Debarek, à une centaine de kilomètres au Nord de Gondar. Garred fut tué et plusieurs centaines de prisonniers furent décapités mais, dans la bataille, l'Empereur perdit son fidèle John Bell. Comme on le verra plus loin, la disparition de Bell et de Plowden aura de fâcheuses répercussions sur les relations anglo-éthiopiennes.

Après sa victoire de février 1855 sur Oubié, Théodore avait confié le Tigré au Dedjatch Araya, puis

celui-ci ayant été mis en accusation, au Dedjatch Kassa, héritier de la maison de l'Agamé. Le Dedjatch Kassa ne tarda pas à être débordé par la révolte d'un neveu de Oubié, Negoussé, qui reprit le contrôle de toute la province. Théodore, engagé dans des opérations au Sud de l'empire, ne put lancer de riposte immédiate et Negoussé se considéra bientôt comme le négus indépendant de l'Abyssinie septentrionale. Mgr De Jacobis, repoussé par Oubié et par Kassa, chercha à séduire ce nouveau chef à qui la fortune semblait sourire. Sur les conseils de l'évêque, Negoussé envoya une ambassade à Paris. La France reconnut plus ou moins Negoussé comme négus et chargea le lieutenant de vaisseau Russell d'entrer en contact avec lui. La mission française, en tout une quinzaine de personnes, débarqua au Tigré en 1859 et Théodore crut un moment à l'arrivée d'un véritable corps expéditionnaire français. Mais Russell ne put rencontrer Negoussé qui était aux prises avec les lieutenants de Théodore. Un traité de commerce et d'assistance fut conclu entre Russell et un représentant du soi-disant négus. La France recevait notamment une partie de la côte au Sud-Est de Massaoua. Quelques mois plus tard, Théodore, débarrassé de Garred, se lançait lui-même à la poursuite du rebelle. Negoussé et son frère furent capturés et exécutés (1890). La diplomatie française, mal informée sur la situation en Abyssinie centrale, avait misé sur le mauvais cheval. Quant à la mission catholique du Tigré, elle connaîtra des heures tragiques. Sa victoire sur Negoussé marqua l'apogée de Théodore II. Malgré quelques foyers de troubles et d'insoumission au Godjam, au Choa, au Ouollo, la paix régnait enfin et l'unité semblait restaurée. L'Éthiopie n'avait plus connu cela depuis plus d'un siècle. Théodore couronna son triomphe en épousant en secondes noces Terounech, fille de Oubié, qui ne tarda pas à lui donner un héritier, Alemayyeouh. Pendant deux ou trois ans, le pays connut de nouveau tranquillité et prospérité. Les paysans purent semer et récolter. Progressivement, les pistes redevinrent sûres. Les marchands purent voyager et vendre. Théodore poursuivait les buts qu'il s'était fixés depuis longtemps pour l'intérieur du pays : pacification, unification, développement économique.

Après avoir soumis les chefs rebelles, Théodore, ancien « chifta » lui-même, s'employa à débarrasser le pays de ces bandes de soldats-brigands qui n'étaient pas sans analogie avec les Grandes Compagnies. Tantôt punissant, faisant couper des mains et souvent des têtes, tantôt pardonnant, il finit par promulguer un édit qui devait rester célèbre : chacun devait rentrer dans son pays natal pour y reprendre le métier de son père. Charitablement, l'Empereur prenait sous sa protection ceux qui n'avaient pas de père.

En luttant sans merci contre les grands chefs, ses rivaux, Théodore avait travaillé à rétablir l'unité politique de l'Éthiopie. Il fut assez clairvoyant pour comprendre que cela ne suffisait pas, qu'il fallait aussi faire naître ce désir d'unité au sein du peuple, c'est-à-dire éveiller chez lui le sentiment national. A l'époque, la seule possibilité était de se servir de la foi religieuse. Pendant des siècles, l'Éthiopie avait survécu grâce à son christianisme farouche et, mal-

gré les épreuves des cent dernières années, le peuple demeurait profondément chrétien. Cette foi dynamique, il fallait l'imposer à tous, hérétiques ou non-chrétiens, sous sa forme la plus intransigeante, la plus éloignée de l'hérésie catholique comme d'ailleurs des doctrines dégradées des sectes méridionales. C'est dans cet esprit qu'en accord avec le Métropolitaine Selama, furent promulgués les édits de Gondar en 1854. La persécution des Abyssins convertis par les missionnaires commença immédiatement. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, la religion romaine était considérée comme un ferment de discorde et, pour faire sortir son pays de l'anarchie, Théodore ne pouvait guère se permettre d'être tolérant à l'égard de ses adeptes. Il se sentit encore plus sûr de son bon droit lorsqu'il apprit que Mgr De Jacobis, chef de la mission, se faisait le complice du rebelle Negoussé.

Des réformes ou des tentatives de réformes nous montrent en Théodore un monarque en avance sur son temps. Théodore combat les superstitions, il oblige son armée à camper à Abola Negouss, l'antre redouté des sorciers, au Godjam. Théodore essaie d'humaniser la guerre, interdisant le massacre des prisonniers, la mutilation des blessés sur le champ de bataille. Théodore essaie de moderniser la justice, en imposant l'usage de documents écrits. L'amharique n'en prend que plus d'importance. Théodore veut aussi humaniser la justice; il interdit l'espèce de vendetta légale par laquelle les parents de la victime pouvaient mettre à mort l'un des parents de l'assassin si celui-ci avait pris la fuite. Seul l'assassin devait être puni désormais. Il est certes paradoxal d'évoquer cet aspect humanitaire du caractère de Théodore II quand on sait quelles atrocités il commit lui-même à la fin de son règne. Sa cruauté est restée dans les mémoires puisqu'aujourd'hui encore les artistes peintres d'Addis-Abeba, parmi les tableaux naïfs qu'ils offrent aux touristes, mettent en bonne place le « Jardin des Supplices » de Téouodros. Mais celui-ci n'était pas le premier à faire couper les membres ou les têtes de ses ennemis et si, à la fin, il dépassa toute mesure, brûlant les paysans dans leurs maisons ou faisant jeter par centaines les prisonniers dans les précipices de Mekdela, on peut se demander quel chef éthiopien de l'époque n'en aurait pas fait autant dans la situation désespérée où Théodore se débattait.

Profondément religieux, mystique même, persuadé d'avoir été choisi par Dieu pour régner sur l'Éthiopie, Théodore ne se faisait guère d'illusions sur son clergé. Depuis des siècles, un Abyssin sur dix au moins entrait dans les ordres, et si le clergé éthiopien avait produit de loin en loin un ascète remarquable qui avait renouvelé la théologie ou réformé les mœurs de toute une province, il faut bien admettre que la majorité des ecclésiastiques étaient des médiocres ou des bornés qui, moyennant l'étude par cœur de quelques textes liturgiques dont ils ignoraient le sens parce qu'ils étaient en guèze, recevaient le droit d'anathématiser leurs ennemis personnels et de toucher une partie des revenus produits par les terres innombrables dont l'Église était propriétaire. Dès sa jeunesse, Théodore avait appris à mépriser les prêtres ignorants et sans vocation mais, plus tard, il comprit quel poids mort consti-

tuait pour le pays cette classe improductive et incapable de se battre. Aussi prit-il des mesures appropriées : il réduisit le personnel de chaque église à cinq personnes, c'est-à-dire le minimum requis pour dire les prières et célébrer les offices du samedi et du dimanche. Cette réduction d'effectifs fut, bien entendu, accompagnée de confiscations de terres ecclésiastiques. On comprend que, dans ces conditions, Théodore se soit fait un ennemi implacable de tout le clergé éthiopien. Dépossédés, ridiculisés, les prêtres abyssins allèrent soutenir de leurs bénédictions les rebelles qui ne tardèrent pas à réapparaître.

Théodore n'était guère en mesure de moderniser l'économie éthiopienne. Cependant, son action énergique contre les brigands favorisa le commerce. Les marchands furent un peu moins rançonnés sur les longs parcours qui les conduisaient de Massaoua à Gondar, à Debré Tabor ou à Lalibela. L'Empereur s'intéressait aussi, d'une manière un peu puérile, aux techniques européennes. Les missionnaires protestants de Gaffat s'improvisèrent artisans, voire ingénieurs, pour plaire au monarque. Sur l'ordre de Sa Majesté, ils n'hésitèrent pas à se lancer dans la fabrication d'un énorme obusier qui se fendit au premier coup. Il est vrai que, comme beaucoup de ses sujets, Théodore pensait sans doute qu'il suffisait d'avoir la peau blanche pour être versé dans toutes les techniques modernes. Le tort de ses missionnaires et, après eux, de générations d'aventuriers, fut de chercher à entretenir cette illusion.

Pour son malheur, Théodore avait aussi des idées très précises en politique extérieure. Fidèle à son idéal représenté par la prophétie du XV<sup>e</sup> siècle, il rêvait d'en découdre avec les Musulmans et de leur reprendre les Lieux Saints. Et comme les Anglais et les Français étaient aussi des Chrétiens, il voulait les associer à cette glorieuse entreprise. Le malheureux ne se rendait pas compte que, depuis les Croisades, les temps avaient bien changé. Français et Anglais cherchaient à développer leur influence en Égypte et dans le reste de l'Empire ottoman, gardien des Lieux Saints, et y avaient des intérêts considérables. Citons pour mémoire le percement de l'isthme de Suez par les Français. Les milieux financiers britanniques et français n'étaient nullement disposés à laisser compromettre ces intérêts au nom d'un idéal religieux anachronique pour faire plaisir à un obscur roitelet africain. Théodore, qui n'avait jamais quitté son pays, évaluait mal la puissance des deux nations européennes et se considérait volontiers comme égal ou même supérieur à la Reine Victoria, une femme, et à l'Empereur Napoléon III. Sa fureur en sera d'autant plus grande de constater avec quelle désinvolture le Foreign Office et le Quai d'Orsay traiteront ses propositions, répondant à ses lettres par des réprimandes condescendantes ou n'y répondant pas du tout. Toute l'histoire du conflit qui aboutit à l'expédition britannique de 1867-68 se trouve brillamment racontée dans l'ouvrage d'Alan Moorehead, « Le Nil Bleu », paru récemment en français aux Presses de la Cité.

Jusqu'en 1860, les relations avec la Grande-Bretagne avaient été parfaites, et l'influence de ce pays en Éthiopie semblait considérable. Plowden

faisait fonction de chargé d'affaires britanniques et profitait habilement de l'amitié que Théodore avait pour lui pour l'amener à considérer que la Grande-Bretagne était, en dehors de l'Éthiopie, la seule puissance digne d'intérêt. La position des Britanniques était encore fortifiée par le soutien constant du Métropolitain Selama. Celui-ci, un moine copte, avait été, en Égypte, l'élève de missionnaires protestants anglais. Nommé Métropolitain d'Éthiopie, en vertu d'une tradition vieille de quinze siècles, il débarqua au Tigré, en 1841, accompagné d'une équipe de missionnaires protestants qui s'installèrent en Abyssinie centrale. Il s'agissait d'ailleurs d'une seconde tentative, une première mission établie au Tigré un peu avant 1830 avait dû renoncer à poursuivre ses activités. D'une moralité très discutée, l'Abouna Selama se signala par l'aide qu'il prodigua aux missionnaires protestants et l'acharnement qu'il mit à persécuter les catholiques. Sur le plan de la politique, on a pu aller jusqu'à le considérer comme un véritable agent britannique en Abyssinie. Il fut certainement l'un des instigateurs du voyage que fit, en 1855-56, en Éthiopie, le Patriarche d'Égypte lui-même. Le déplacement du chef de l'Église copte avait officiellement des buts d'ordre religieux, mais il est hors de doute que le gouvernement musulman du Caire, inquiet des menaces de Théodore à l'égard de ceux qu'il appelait les « Tourk », et dûment conseillé par les Anglais, chargea le Patriarche d'une délicate mission politique : essayer de refroidir l'enthousiasme du volcanique Empereur des Habachi pour la croisade. Théodore n'eut d'ailleurs aucune peine à percer à jour les intentions de son auguste visiteur et celles du Métropolitain. Une chronique raconte comment il n'hésita pas à faire enfermer les deux « Tourk » dans un enclos d'épineux, à la consternation du clergé et des fidèles. Le Patriarche égyptien fut heureux de rentrer vivant au Caire et jura de ne plus jamais retourner dans un pays aux mœurs aussi barbares. Par la suite, Théodore, brouillé avec les Britanniques, se brouilla aussi avec l'Abouna Selama et le reléqua à Mekdela où il devait mourir en 1867. Cependant, la disgrâce du prélat a certainement d'autres raisons que son entente avec les ennemis de l'Empereur.

Après la mort de Plowden, le gouvernement britannique décida que le nouveau consul à Massaoua serait accrédité comme représentant officiel auprès de S. M. l'Empereur d'Éthiopie. C'est ainsi qu'au mois de février 1862, on vit arriver au camp de Théodore, alors en expédition au Godjam, le capitaine Cameron, officier de l'armée des Indes. Il était porteur d'une lettre dans laquelle la Reine Victoria remerciait Théodore de ce qu'il avait fait pour tenter de secourir Plowden et pour venger sa mort. Cameron fut bien reçu, séjourna au camp impérial où Théodore lui fit part de ses rêves de croisade contre les Égyptiens et les Turcs. Au mois de novembre 1862, il le chargea de faire parvenir à Londres une lettre dans laquelle il exposait ses projets et proposait l'envoi d'une ambassade éthiopienne en Angleterre. A peu près au même moment, il chargea un certain Bardel, un aventurier français alors au service de Cameron, d'aller porter à Napoléon III une lettre du même genre. Peu après le départ de

Bardel, arrivait au camp impérial Guillaume Lejean, consul de France à Massaoua. Paris avait décidé, non sans une certaine réticence, d'établir des relations avec Théodore malgré le sort réservé par celui-ci à Negoussé, protégé de la France. Lejean, connaissant mal les mœurs abyssines, eut tout de suite des déboires et, lorsque Bardel, porteur d'une réponse peu aimable pour Théodore, rentra de Paris en se plaignant de n'avoir pas été pris au sérieux, l'Empereur, furieux, expulsa le consul de France (octobre 1863). C'était, comme on le verra, ce qui pouvait lui arriver de mieux et il doit beaucoup, au fond, aux messieurs du Quai d'Orsay qui ne purent se résoudre à se montrer diplomates avec un ambassadeur aussi peu distingué.

Avec la Grande-Bretagne, les choses ne tardèrent pas à se gâter aussi. A cause d'un malheureux concours de circonstances et, sans doute, d'un manque de zèle de la part de Cameron, la lettre adressée à la Reine Victoria mit un temps infini à parvenir à destination. Entre temps, le Foreign Office changea de titulaire et la nouvelle équipe, se désintéressant de l'Abyssinie, ne jugea pas utile de répondre à Théodore. De son côté, Cameron, qui résidait officiellement à Massaoua, et dont la compétence s'étendait sur les pays environnants, alla accomplir plusieurs missions à la frontière du Soudan, donnant ainsi involontairement à Théodore l'impression qu'il cherchait à s'entendre avec les Égyptiens à ses dépens. L'Empereur apprit également que les Turcs venaient de donner aux moines égyptiens de Jérusalem les possessions revendiquées par les Éthiopiens aux Lieux Saints et que l'Angleterre n'avait rien fait pour défendre les Éthiopiens malgré les engagements qu'elle avait pris en ce sens en signant avec Théodore le traité préparé par Plowden. Lorsque Cameron, que rien n'appelait en Abyssinie centrale, y revint néanmoins en août 1863 pour passer une convalescence loin de la chaleur humide de la côte, Théodore l'accueillit avec méfiance, le fit surveiller et intercepta son courrier. Pour comble de malchance, Cameron, qui prolongeait outre-mesure son congé de maladie, reçut l'ordre de regagner son poste, c'est-à-dire la possession égyptienne de Massaoua. Mis au courant par ses espions, Théodore fut convaincu de la trahison du consul. Ignorant tout des règles de la diplomatie internationale, il le fit arrêter avec sa suite, enchaîner, torturer. C'était au mois de janvier 1864. Les arrestations d'Européens avaient commencé dès octobre 1863 par celle de deux missionnaires, Stern et Rosenthal, qui avaient eu des paroles imprudentes. Diplomates, missionnaires avec leurs femmes, leurs enfants, leurs domestiques allaient se trouver pris dans la tourmente. Enchaînés ou non, traités avec plus ou moins de brutalité, tantôt enfermés, tantôt jouissant d'une certaine liberté de mouvement, ils devaient tous se retrouver à Mekdela, décor digne en tous points de la tragédie finale.

Mais l'absence de réponse à sa lettre n'était pas la seule cause de l'irascibilité grandissante de Théodore. En Abyssinie même, la situation se détériorait rapidement. Après deux ou trois ans de calme, la révolte se réveillait partout. Au Godjam, Tedla Goua-

lou et ses alliés n'avaient jamais été soumis malgré une répression féroce. Le jeune Ménélik, qui avait maintenant plus de vingt ans, avait réussi son évacuation de Mekdela, s'était mis sous la protection des Galla et avait pu regagner le Choa où, sans difficulté, il était remonté sur le trône de son père (1865).

Désormais, au Sud et à l'Est de Mekdela, commençait pour Théodore le pays ennemi et l'Empereur épuiserait une grande partie de ses forces en s'obstinant à vouloir soumettre des tribus galla sans cesse en fuite mais jamais soumises. Au Semiène et au Ouolkaït éclata la révolte d'un certain Terso Gobezié, et ainsi fut coupée la route qui reliait Gondar à la côte. Un chef nommé Gobezié, à ne pas confondre avec le précédent, avait vu son père, le Ouagchoum, c'est-à-dire le gouverneur de la province du Ouag, immédiatement au Sud du Tigré, torturé et pendu par ordre de Théodore. Gobezié avait réussi à se réfugier chez les Galla. En 1865, jugeant la situation favorable, il revint au Ouag et prit la tête de la rébellion. Ses vassaux méridionaux menaçaient directement la route qui conduisait des bords du lac Tana à Mekdela, et qui avait pour Théodore une importance vitale. Mais Gobezié, que ses ascendances et sa puissance désignaient déjà comme le successeur possible de Théodore, ne se contenta pas de reprendre en main les fiefs de son père. Il envahit le Tigré dès 1866, poursuivant Bariaé, le gouverneur investi par Théodore. En octobre 1867, à Goura, le Dedjatch Kassa, surnommé Bezbuz Kassa, héritier d'une vieille famille tigréenne et allié de Gobezié, écrasa définitivement Bariaé et devint le maître du Tigré, s'assurant notamment le contrôle de la région côtière.

Ces déboires accumulés n'étaient pas faits pour améliorer le caractère de Théodore. Jusqu'alors, on l'avait connu intrépide et, certes, implacable mais épris de justice, rêvant de grandeur et persuadé que Dieu lui avait confié une mission à remplir. Sans être un modèle de tempérance ou de chasteté, dans le cadre austère de la vie des camps, en dehors des festivités traditionnelles, il ne s'était jamais fait remarquer ni par ses beuveries, ni par ses débordements sexuels. A partir de 1865, on le vit de plus en plus abuser d'hydromel et d'areké. Il prit l'habitude de passer ses nuits en compagnie de maîtresses de rencontre, n'hésitant pas à s'assouvir avec des femmes mariées même non-consentantes. En même temps, la multiplication des trahisons et des révoltes développait chez lui une sorte de paranoïa. Se croyant trahi par tous, voyant des rebelles partout, il entraînait dans de terribles colères pour les motifs les plus futiles. Il se mit à faire exécuter par centaines, avec parfois des raffinements de cruauté inouïs, des prisonniers, des otages, et même de malheureux paysans qui avaient déplu. Au Béguemdir, il en fit brûler vivants dans leurs maisons. A Mekdela, il prit l'habitude de faire jeter les condamnés dans les précipices. Ces excès en appelaient d'autres et ses propres soldats, voyant avec quelle facilité on perdait la vie si l'on avait le malheur d'irriter l'Empereur, se mirent à désertir en masse. A l'arrivée des premiers éléments du corps expéditionnaire britannique, en octobre 1867, le grand empereur était déjà un homme aux abois, trahi par tous les grands chefs,

réduit à une parcelle de territoire de plus en plus restreinte, ne disposant plus que de trois ou quatre mille soldats prêts à désertir à la première occasion. Mais il faut reprendre l'histoire du conflit anglo-éthiopien à ses débuts.

La nouvelle de l'emprisonnement de Cameron et de ses compagnons parvint au colonel Merewether, résident britannique à Aden, en avril 1864. Il en avisa aussitôt son gouvernement. Conformément à la tradition, Londres réagit avec beaucoup de sang-froid et décida de négocier. La réponse tant attendue de la Reine Victoria à la lettre de Théodore serait remise à celui-ci par un ambassadeur extraordinaire, Hormudz Rassam, fonctionnaire britannique d'Aden, né en Irak et parlant l'arabe. Rassam essaierait de dissiper le malentendu et d'obtenir la libération des prisonniers. Il serait accompagné par le docteur Blanc, de Bombay, et le lieutenant Prideaux, de la Résidence d'Aden. Arrivé à Massaoua dès juillet 1864, Rassam écrivit à Théodore pour solliciter une entrevue. Il dû faire deux nouvelles tentatives pour entrer en communication avec l'Empereur, et la réponse de celui-ci n'arriva qu'en août 1865. Le Nord du pays était tombé aux mains des rebelles. Théodore demandait à Rassam d'entrer en Ethiopie par la frontière du Soudan et de le rejoindre en passant par Metemma et la rive occidentale du lac Tana. Rassam, on ne sait trop pourquoi, jugea bon d'aller prendre de nouvelles instructions auprès des autorités britanniques du Caire. On lui ordonna de se mettre en route le plus vite possible. Il arriva à Metemma au mois de novembre 1865 et, pris en charge par des guides envoyés par l'Empereur, il suivit l'itinéraire prescrit et trouva Théodore au Damote, au mois de janvier 1866. Les négociations durèrent de janvier à avril 1866 et se déroulèrent principalement à Zeguié, à la pointe sud du lac Tana. Rassam remit à Théodore une lettre de la Reine Victoria. Après les civilités d'usage il était, d'une manière courtoise, demandé à S. M. l'Empereur d'Ethiopie de rendre leur liberté à Cameron et aux Européens que « de faux rapports avaient certainement voulu discréditer ». Théodore sembla immédiatement donner satisfaction à Rassam. Il fit ramener les prisonniers de Mekdela et les fit remettre en liberté (mars 1866). Un peu plus tard, poursuivant une idée qui lui était chère, il exprima le vœu de recevoir en Ethiopie des artisans et notamment des fondeurs de canons. C'est alors que les choses se gâtèrent. Il est très difficile, aujourd'hui encore, de déterminer si les Européens durent leurs malheurs à un malentendu ou à la mauvaise foi de Théodore. Se croyant définitivement libres, les prisonniers se préparèrent joyeusement au départ et, le 13 avril 1866, se mirent en route sans regarder en arrière. Rassam, estimant de son côté sa mission accomplie, se présenta avec sa suite au camp impérial pour prendre congé. Ce fut pour trouver un Théodore furieux qui fit arrêter tout le monde séance tenante. Rassam s'entendit reprocher d'avoir organisé la « fuite » des prisonniers. Ceux-ci auraient d'abord dû recevoir le pardon de l'Empereur. Deux jours après leur départ, les prisonniers, qui avaient été rattrapés, furent ramenés sous bonne garde à Zeguié. Le missionnaire Flad fut chargé de se rendre à Londres

pour exposer la situation et demander l'envoi des artisans réclamés par Théodore. Rassam, Cameron, leurs compagnons et les autres prisonniers comprennent qu'ils ne seraient pas relâchés avant l'arrivée de ces artisans.

Théodore, méfiant, retors, s'était-il ravisé et avait-il jugé plus prudent de conserver les prisonniers comme garants de l'envoi des artisans ? Cela semble conforme aux habitudes de ce vaste pays où la parole donnée n'est guère respectée et où les parjures peuvent facilement prendre le large. Mais, de leur côté, les Européens et même l'Oriental Rassam n'avaient-ils pas choqué l'Empereur en bousculant un protocole qu'ils connaissaient mal et qui nécessite non seulement une longue pratique, mais de la finesse et une patience à toute épreuve ? Il y a peut-être aussi une troisième explication : Théodore s'exprimait en amharique et Rassam en arabe. On dut avoir recours à des interprètes. Étaient-ils compétents ? De toutes façons, il y a gros à parier qu'ils n'osèrent jamais traduire exactement ce qui aurait risqué de trop contrarier l'un ou l'autre des interlocuteurs. On peut penser qu'en toute candeur ils édulcorèrent et rendirent vague ce qui eût dû être brutal et précis. Ceux qui ont vécu en Éthiopie connaissent cette incapacité des Abyssins de la vieille école à dire la vérité lorsqu'elle risque de blesser leur interlocuteur. Quel domestique ou quel subordonné ne fera pas à son maître la réponse qu'il espère, même si c'est le contraire qui correspond à la réalité ? Cette attitude a le don d'exaspérer les étrangers, pourtant il faut y voir une forme de politesse, la manifestation d'une bonne éducation. Dans ces conditions, on peut supposer que chacun des négociateurs eut l'impression que son vis-à-vis cédait sur tous les points. Tandis que Rassam annonçait aux prisonniers qu'ils étaient libres, Théodore se félicitait de la bonne volonté du diplomate britannique qui acceptait de se plier au cérémonial d'usage et de patienter jusqu'à l'arrivée des artisans. En apprenant le départ précipité des prisonniers, Théodore fut vraisemblablement persuadé d'avoir été joué, tandis que Rassam accusait l'Empereur de manquer à sa parole. Dans la situation où l'on se trouvait, on ne pouvait que se soumettre à la volonté de Théodore et la mission Rassam partagea le sort des captifs qu'elle était venue délivrer. Peut-être Flad réussirait-il à ramener les artisans demandés. On pouvait espérer qu'alors l'Empereur reviendrait à de meilleurs sentiments. Après avoir suivi Théodore pendant quelques semaines, les prisonniers se retrouvèrent à Mekdela, sous bonne garde, au mois de juillet 1866. Ils devaient y demeurer jusqu'à l'arrivée du corps expéditionnaire britannique. A partir de novembre 1866, grâce à l'argent dont disposait Rassam, les prisonniers obtinrent un adoucissement de la discipline et purent communiquer régulièrement avec Aden : leurs conditions d'existence en furent grandement améliorées. En décembre 1866, Flad, avec beaucoup de courage, rapporta lui-même la réponse de la Reine Victoria. Malheureusement, le gouvernement britannique exigeait la libération des prisonniers comme préalable à toute entente au sujet des artisans. On comprit bientôt qu'il n'y avait plus d'autre solution que la guerre.

Depuis le début, l'affaire avait été suivie par le colonel Merewether, nommé résident à Aden en 1863 après une brillante carrière militaire aux Indes. Merewether avait donné ses instructions à Rassam, il avait accompagné Flad à Londres en 1866. Il avait même recruté une équipe d'artisans et réuni pour plus de 3.500 livres de matériel. Mais Théodore n'ayant pas libéré les prisonniers au retour de Flad, les artisans ne dépassèrent pas Massaoua et un ultimatum fut envoyé en avril 1867. Théodore recevait un délai de trois mois pour rendre leur liberté aux captifs. Aucune réponse n'étant parvenue, la guerre fut décidée en juillet. En réalité, Merewether la préparait depuis janvier 1867. De Massaoua à Tadjourah, il avait reconnu différents sites propices au débarquement d'un corps expéditionnaire, il avait étudié les voies d'accès correspondantes vers le plateau et les différents itinéraires possibles jusqu'à Mekdela. On hésitait entre deux possibilités : soit débarquer à proximité de Massaoua et monter tout de suite sur le plateau tempéré, quitte à parcourir entre 600 ou 700 kilomètres de pistes de montagne particulièrement difficiles, soit débarquer plus au Sud, ramener la distance à parcourir à 400 ou 500 kilomètres, mais avoir à traverser plus de 300 kilomètres de désert sans eau. Le moment venu, on se décida pour un débarquement dans la baie de Zoula, à une soixantaine de kilomètres au Sud de Massaoua, à quelques kilomètres du site de l'antique Adoulis. Il fallait éviter Massaoua, possession égyptienne. Les Égyptiens se montrèrent d'ailleurs hostiles à l'opération britannique. Ils craignaient de voir les nouveaux venus occuper définitivement des territoires qu'ils projetaient eux-mêmes d'annexer et renforcèrent leurs garnisons de Souakin et de Massaoua pendant toute la durée des hostilités. De Zoula, on monterait sur le plateau par une piste qui conduisait à Senafé puis on descendrait tout droit vers le Sud par Adigrate en suivant à peu près, jusqu'au lac Achan-guïé, la même route que les soldats portugais de Don Christophe de Gama, 326 ans plus tôt. Une fois engagés, les Britanniques ne reculèrent pas devant la dépense et mirent en œuvre des moyens considérables. Ils passèrent contrat avec la Monnaie de Vienne pour la frappe de 500.000 thalers de Marie-Thérèse portant la date de 1780 : c'était alors la seule monnaie ayant cours en Éthiopie. Les troupes furent fournies par l'armée des Indes. Sir Robert Napier, commandant en chef à Bombay, en prit le commandement, avec le major général sir Charles Staveley comme commandant en second. Merewether, promu général de brigade en décembre 1867, prit le commandement du groupe de reconnaissance. Les effectifs atteignirent 32.000 hommes environ, dont une moitié des combattants et une moitié affectée aux services logistiques. Sur l'ensemble, on comptait trois-quarts d'Indiens. D'octobre 1867 à avril 1868, plusieurs centaines de navires de toutes tailles et de tous genres mouillèrent dans la baie de Zoula. Outre les troupes, ils débarquèrent l'artillerie, une vingtaine de canons et douze tubes lance-fusées de la marine, du matériel, des munitions, des vivres, du bétail en quantités considérables.

Au point de débarquement, il fallut construire une installation pour distiller l'eau de mer, car les citernes qui apportaient l'eau d'Aden ne purent faire

face à la demande. Pour faciliter les communications et l'acheminement du matériel, on construisit deux jetées, un chemin de fer à voie étroite sur vingt-cinq kilomètres, une route carrossable sur plus de 150 kilomètres, jusqu'à Adigrate; un télégraphe électrique sur 300 kilomètres, jusqu'à Antalo. Le problème le plus aigu fut celui du bétail. Plus de 50.000 animaux furent débarqués, 20.000 bêtes d'em-bouche et 30.000 bêtes de somme, y compris 44 éléphants d'Asie pour le transport de la grosse artillerie en montagne. La mortalité, effrayante dans la plaine côtière, obligea les Anglais à monter sur le plateau plus tôt que prévu et à avoir recours au cheptel local. Cependant, il n'y eut jamais assez de mules, l'inexpérience des muletiers et le manque de bûts appropriés faillirent provoquer des désastres. Sir Robert Napier, débarqué le 3 janvier 1868, se refusait à prendre le moindre risque et envisageait une guerre de deux ans. Il ne voulait pas commencer les opérations avant d'avoir accumulé six mois de réserves pour un corps opérationnel de 9.500 hommes et être ainsi en mesure de se passer de toute aide locale. Cependant, certains officiers, dont Merewether, pensaient aux prisonniers et souhaitaient une action plus audacieuse et plus rapide. Merewether avait non seulement gardé le contact avec les prisonniers, mais avait dirigé la préparation politique de l'expédition avec l'aide de Werner Munziger, un aventurier suisse, consul de Grande-Bretagne à Massaoua depuis 1865 et qui connaissait admirablement le Nord de l'Ethiopie. Merewether savait qu'il était possible de se faire aider par la population locale, de trouver sur place des porteurs, des mules, des bœufs, des ânes, du fourrage, des vivres. Il avait payé tribut aux Saho de la plaine côtière pour éviter le pillage des convois. Il recruta parmi eux des guides et des chameliers qu'il rétribua généreusement. Renseigné par Munziger, il connaissait l'hostilité de Gobezié et de Bezbuz Kassa à l'égard de Théodore. Ces deux chefs étaient au fond enchantés de voir les Anglais les débarrasser de leur ennemi. La Grande-Bretagne n'ayant pas l'intention de fonder une nouvelle colonie en Abyssinie, il était facile de s'engager à quitter le pays dès que Théodore serait éliminé et que les buts de l'expédition, c'est-à-dire la libération des prisonniers, seraient atteints. Les Britanniques entrèrent officiellement en relations avec Bezbuz Kassa qui, moyennant cette promesse, leur procura une aide considérable, tant en bêtes de somme qu'en approvisionnements divers. Il leur fit promettre en outre de ne pas conclure d'alliance avec les Egyptiens. Plus au Sud, le Ouagchoum Gobezié, le plus puissant ennemi de Théodore, accorda le droit de passage, mais se montra beaucoup plus réservé que son vassal du Tigré. Jusqu'au 18 janvier 1868, les principes de Napier prévalurent et la progression fut très lente, mais le général en chef finit par se laisser convaincre par le parti des audacieux et la marche s'accéléra. On réduisit le train, limitant jusqu'aux bagages des officiers, on réduisit aussi le nombre des combattants à 5.600 hommes, on vécut davantage sur le pays et, après avoir séjourné à Adigrate, terminus de la route carrossable et chef-lieu de l'Agamé (février 1868), on atteignit Antalo, dans l'Enderta; en mars, on franchit le Tekkezé et on arriva, le 8 avril, au bord du plateau de Delanta qui

domine au Nord la vallée du Bechilo et fait face au système montagneux dont fait partie l'Amba de Mekdela. La résidence impériale occupait en effet le sommet plat, en forme de bateau, d'une de ces buttes témoins connues en Ethiopie sous le nom d'amba. A partir de la rivière Bechilo, affluent de rive gauche du Nil Bleu, on y accédait par une impressionnante succession de plateaux et de hauteurs qui se déployaient selon une direction Nord-Ouest-Sud-Est. En remontant du fond de la vallée sur la rive sud, on se hissait d'abord sur l'éperon de Goumbadji auquel faisaient suite les plateaux d'Afitcho et d'Aroguié. Il fallait ensuite gravir la hauteur de Fala, redescendre pour remonter les pentes de la hauteur dite Sellassié du nom de l'église qui la surmontait. On repérait de l'altitude pour aborder le plateau d'Eslamguié et l'on parvenait enfin à Kobet (?) Beur, l'entrée nord de la forteresse de Mekdela, à 2.700 mètres environ. Par la porte sud, Kafir Beur, et le plateau de Sangallat, on descendait chez les Galla et vers le Choa. Partout ailleurs, autour de l'Amba, ce n'étaient que des précipices effrayants capables de faire reculer les assaillants ou les fuyitifs les plus résolus. Chez les Anglais, un grand nombre de soldats avaient été affectés à la garde des communications et c'étaient finalement deux brigades, en tout 3.300 hommes, avec deux mortiers, trois batteries de montagne et les tubes lance-fusées qui se préparaient à affronter les guerriers de Théodore dans un choc décisif.

Pendant que les Britanniques se préparaient ainsi à la bataille, que faisait l'Empereur Théodore II ?

Au retour de sa mission, Flad ne put le convaincre de libérer les prisonniers. L'Empereur répondit par des paroles de défi. Depuis des mois, incapable d'arrêter la multiplication des rebelles, il avait mis le Béguemdir à feu et à sang, il en avait massacré en masse les habitants, brûlé les récoltes, les villages. Au Dembia, il avait même brûlé la vieille capitale, Gondar. Le pays, autrefois prospère, étant devenu un désert, Théodore décida de le quitter et de se retrancher à Mekdela pour y attendre les événements. Les artisans allemands lui construisirent des chariots pour ses canons et, le 10 octobre 1867, après avoir brûlé Debré-Tabor, il se mit en route avec les ouvriers européens, 6.000 soldats environ, une vingtaine de canons chargés sur les chariots et tirés à bras d'hommes et une foule innombrable de misérables mourant de faim. Ce fut pendant la marche, en décembre, qu'il apprit le débarquement du corps expéditionnaire britannique. Dans cet équipage, Théodore mit plus de cinq mois pour aller de Debré Tabor à Mekdela distants de 150 kilomètres environ à vol d'oiseau. Surtout dans sa dernière partie où il s'agissait de gagner les Anglais de vitesse, cette marche prend des allures d'épopée. On ne peut imaginer sans émotion les efforts inouïs accomplis par ces malheureux pour faire franchir à leurs chariots grossiers et à leurs canons antiques des précipices, des torrents, des falaises à pic, des cols de plus de 3.000 mètres dans un pays sans routes et sans ponts. Parfois, il fallut combler avec de gros cailloux le lit d'un cours d'eau. Parfois, on dut dégager le passage en faisant sauter d'énormes

rochers avec de la poudre. Malgré les désertions massives, la famine, la menace des rebelles soumis à Gobezié, Théodore, animé d'une énergie indomptable, gagna les Anglais de vitesse et rejoignit Mekdela le 29 mars 1868, quelques jours à peine avant ses adversaires. Il fit aussitôt installer son artillerie à Fala et à Sellasié de manière à couvrir de son feu la route qui montait du Bechilo vers le sommet de l'Amba, mais il ne lui restait hélas guère plus de 3.000 soldats fidèles armés de lances et de vieux fusils. Les Anglais eux-mêmes empruntèrent la dernière partie de la « route de Théodore » fraîchement taillée dans la montagne pour descendre vers le Nord jusqu'au Bechilo. Ils rendirent par la suite un hommage involontaire et durable au courage dont firent preuve Théodore et ses soldats au cours de cette marche épique. Ils indiquèrent en effet sur leurs cartes une route de première importance entre Debré Tabor et Mekdela. La piste improvisée par Théodore fut bien entendu ruinée dès les premières pluies, mais les Anglais n'étaient plus là et continuèrent à la reporter de la même façon sur les cartes postérieures. Italiens et Français copièrent les cartes anglaises et cette grande route, qui n'existe pas mais qui apparaît sur la plupart des cartes d'Éthiopie publiées dans le monde depuis cette époque, rappellera longtemps encore l'exploit de l'infortuné empereur.

Le comportement de Théodore dans l'attente des Anglais révèle l'incohérence de son esprit obscurci par l'alcool. Il fait enlever les fers de Rassam, du docteur Blanc et de Prideaux, leur prodigue des paroles rassurantes, libère en masse ses prisonniers indigènes mais, dans l'après-midi du 9 avril, en fait jeter 197 dans un précipice parce qu'ils sont venus lui réclamer à manger. Le soir même, il se met en prière pour demander à Dieu de lui pardonner son crime. Le lendemain, Théodore fait mettre ses canons en batterie et se met à guetter à la longue-vue l'arrivée des Anglais dans un mélange d'exaltation, de curiosité et de crainte.

Le même jour, le 10 avril, les deux brigades anglaises franchissent le Bechilo et progressent jusqu'à Aroguié, premier gradin au pied de l'Amba. Il est environ 17 heures. Théodore fait donner son artillerie et son plus gros mortier se fend au premier coup. Théodore lance alors ses guerriers conduits par le Fitaorari Guebriyyé à l'assaut des deux brigades qui ont juste le temps de se déployer. C'est la bataille d'Aroguié, encore présente dans les mémoires des vieux Éthiopiens. Les canons anglais, les tubes lance-fusées, et surtout les fusils Snider à tir rapide firent un véritable carnage parmi les Abyssins. À la tombée de la nuit, ils avaient abandonné le plateau, laissant sur le terrain 700 tués, dont le Fitaorari Guebriyyé. On évalue en outre à 1.500 le nombre de leurs blessés. Pour les Anglais, l'opération se solda par 2 morts et 18 blessés. Après cet assaut héroïque mais vain, la guerre était pratiquement terminée car, les survivants abyssins ayant déserté en masse, Théodore n'avait plus d'armée. Le lendemain, 11 avril, l'Empereur envoya un parlementaire au camp anglais. Il était accompagné par Flad et par Prideaux. Mais une réconciliation était désormais impossible. Les Anglais étaient là pour

abattre Théodore, ils en avaient plus ou moins pris l'engagement devant des chefs comme Bezbus Kassa et Gobezié et maintenant qu'on avait pris son élan, il était inconcevable de ne pas aller jusqu'au bout. Napier exigea donc non seulement la libération des prisonniers européens, mais aussi la reddition de l'Empereur et de sa famille. Théodore chargea alors Flad et Prideaux de remettre à Napier une sorte de testament en forme d'adieu au monde. Il y accusait ses soldats d'avoir fui et expliquait sa défaite par le manque d'armes et de discipline. Il reconnaissait ses fautes mais refusait de se rendre et recommandait les gens de Mekdela aux vainqueurs. Plus tard, malgré l'avis de la majorité des chefs encore présents, Théodore refusa de faire exécuter les prisonniers européens et les fit libérer, à l'exception de quelques-uns qu'il relâcha le lendemain. Le soir même, on fêta leur libération au camp anglais. On a vu dans ce geste une ultime tentative pour se réconcilier avec les Anglais, échapper à une captivité certaine et conserver sa couronne, mais il serait injuste de ne pas réserver une part à la magnanimité et aux sentiments chrétiens dont Théodore, malgré ses excès et ses accès de furie, a souvent fait preuve au cours de son règne. Au moment où les Britanniques se demandaient, avant l'expédition, si une action offensive n'allait pas entraîner le massacre des prisonniers, ils demandèrent l'avis du cardinal Massaia, le célèbre apôtre des Galla. Massaia avait pourtant été traqué et expulsé par ordre de l'Empereur, mais il l'avait rencontré une fois et Théodore avait fait sur lui une telle impression qu'il affirma aux officiers anglais que, quoi qu'il arrivât, le Négus ne massacrerait jamais ses prisonniers. La suite des événements lui donna raison.

Le lendemain, 12 avril, était, en Éthiopie, le dimanche de Pâques. Théodore poursuivit les négociations. Croyant un instant à leur succès, il libéra les derniers Européens et envoya aux Anglais un présent de 1.000 vaches et de 500 moutons. Mais Napier, inébranlable, refusa d'accepter ce bétail. Le 13 avril, de bonne heure, Théodore, désespéré, tenta de fuir par Kafir Beur, la sortie Sud de l'Amba. Mais les Galla de la reine Mestouat montaient bonne garde, se préparant déjà au pillage. Ne tenant pas plus à tomber aux mains des Galla qu'à se rendre aux Anglais, l'Empereur rentra donc à Mekdela avec une poignée de fidèles. Plus tard, dans la matinée, les deux brigades britanniques firent mouvement vers le sommet, atteignant successivement Fala, Sellasié, Islamguié. Ce ne fut d'abord qu'une promenade mais, vers midi, on remarqua une agitation hostile à l'autre bout d'Islamguié, devant Kobet Beur : c'était l'Empereur qui caracolait en compagnie de ses derniers partisans. L'artillerie anglaise déclencha alors un bombardement intense qui dura deux heures. On peut s'interroger sur la nécessité d'un tel gaspillage de munitions alors que les Anglais n'avaient devant eux qu'une cinquantaine de guerriers. On voulait sans doute impressionner les milliers d'Éthiopiens, prisonniers ou réfugiés, qui étaient là en spectateurs. On devait aussi avoir besoin de se calmer les nerfs en faisant du bruit et en se servant du beau matériel qu'on avait traîné jusque-là. Enfin, il s'agissait peut-être, tout simplement, de se prouver à soi-même que cette guerre d'opérette était bien une vraie guerre

et que les décorations et récompenses qui ne manqueraient pas d'être distribuées aux officiers avaient été bien méritées. A 16 heures, un détachement se lança à l'assaut de la porte ; il ne rencontra pratiquement aucune résistance et, à 16 h. 15, l'Union Jack flottait au sommet de l'Amba. Quant à Théodore, après avoir vu tomber ou désertir ses derniers soldats, il se replia jusque dans le dernier retranchement possible et se fit sauter la cervelle à la mode éthiopienne en « buvant son pistolet ». La guerre était terminée.

Le lendemain, les Anglais permirent aux vaincus d'enterrer Théodore avec les donateurs dus à son rang. Ils consacrèrent quelques jours au démantèlement des installations de Mekdela et à la destruction des 37 canons qu'on y avait trouvés. Ils organisèrent l'évacuation de 30.000 fuyitifs abyssins et leur protection jusqu'au Tekkezé. Il fallut même les réarmer partiellement pour leur permettre de se défendre contre les brigands. Parmi eux se trouvaient de vieilles connaissances : Berrou Gouochou vaincu par Théodore en 1854, l'ex-empereur Yohannes III, époux de l'impératrice Ménéne, deux fils du Dedjatch Oubié, etc. Les chefs de la région de Mekdela reçurent un certain nombre de fusils pris à Théodore. Mechecha, oncle de Gobezié et gouverneur du Lasta, ne se jugea pas de taille à défendre l'Amba contre les Galla et refusa de le prendre en charge, se repliant au Nord du Tekkezé. Dès le départ des Anglais, les Galla occupèrent donc Mekdela qu'ils surveillaient étroitement depuis des mois.

Les Britanniques tinrent leurs engagements : ils quittèrent le pays. Ils furent assez sages pour se rendre compte qu'ils avaient bénéficié d'une situation exceptionnellement favorable mais éphémère, et que l'occupation durable d'un pays aussi vaste, aussi montagneux, aussi dépourvu de voies de communication et aussi anarchique nécessitait la mise en œuvre de moyens sans rapport avec ceux dont ils disposaient. Le corps expéditionnaire s'était emparé d'un important butin qui fut vendu aux enchères au profit des soldats et des sous-officiers. On ne conserva, paraît-il, que des trophées royaux, des objets présentant un intérêt ethnographique et surtout un important lot de manuscrits qui, à Londres et à Oxford, allaient stimuler les études éthiopiennes. Prétendant agir selon le désir de l'Empereur, les Anglais conduisirent Alemayyeouh, le fils de Théodore, en Angleterre. Le jeune prince mourut au bout de quelques années et fut enterré à Windsor. Sa mère, Terounèche, qui voulait l'accompagner, mourut à quelques étapes de Mekdela. On avait sans doute pensé faire d'Alemayyeouh un gentleman britannique et le garder en réserve jusqu'au moment où les circonstances auraient permis de le renvoyer dans son pays. On l'aurait alors aidé à s'emparer du pouvoir et l'on aurait ainsi, à bon compte, fait un protectorat anglais de l'Ethiopie. Cette méthode a fait ses preuves depuis.

Avant de partir, les Britanniques récompensèrent ceux qui les avaient aidés, notamment Bezbuz Kassa qui reçut une batterie d'artillerie de montagne et un millier de fusils Snider. Ces armes allaient peser lourd sur les événements ultérieurs. En effet, tandis

que les dernières unités britanniques s'embarquaient (juin 1868), les chefs abyssins qui s'étaient jusque-là tenus sur l'expectative, reprenaient leurs luttes féodales, donnaient libre cours à leurs rivalités et réglèrent leurs comptes. Gobezié attaqua et vainquit Terso Gobezié qui tenait le Semiène, le Ouoguera et le Ouolkaït depuis 1865. Bezbuz Kassa reconnaissait en principe la suzeraineté de Gobezié puisque c'était de lui qu'il avait reçu le gouvernement du Tigré. A peine libéré de Mekdela et rentré au Godjam, Berrou Gouochou s'empressa lui aussi de se soumettre à Gobezié. Il n'était plus question pour celui-ci, désormais, de se contenter d'une place de Maire du Palais. Théodore avait montré le chemin et un retour à la légitimité, c'est-à-dire la restauration d'un quelconque empereur fantoche à Gondar, était devenu impossible. Vainqueur et reconnu par les principaux chefs, le Ouagchoum Gobezié se déclara empereur (Negoussé Neguest) et prit le nom de Teklé Guioguis II. Mais Bezbuz Kassa se préparait à se servir de ses canons anglais et de ses fusils à tir rapide.

De son vivant, Théodore fut redouté et haï de la plupart de ses compatriotes. Certaines âmes mystiques le considéraient comme un fléau de Dieu envoyé à l'Ethiopie pour la punir de ses péchés. D'autres pensaient qu'il avait perdu la raison et il est hors de doute que, sous l'influence de la colère, du chagrin ou de l'alcool, il se comporta souvent comme un fou sanguinaire. Plus tard, lorsque le sentiment national se développa et que l'anticolonialisme devint à la mode, le personnage de Théodore fut idéalisé. Les Ethiopiens oublièrent sa cruauté pour en faire un martyr de l'indépendance, un précurseur de Ménélik dans la lutte contre les puissances colonisatrices. Et, certes, son suicide, face à l'ennemi, ne manqua pas de grandeur même aux yeux de ceux qu'il avait terrorisés. On composa des complaintes, on chanta sa gloire dans des poèmes, il devint le héros de romans et de pièces de théâtre. Voici une complainte citée par l'Aleka Ouoldé Mariam dans sa « Chronique du règne de Théodore II », publiée par Mondon-Vidailhet à Paris (1904) :

« Ainsi le roi qui a dominé d'une frontière  
[à l'autre.

Est devenu à ce point glouton qu'il a mangé  
[(la balle) de son fusil.

Là-bas, à Mekdela, un cri a retenti ;

Un mâle est mort qui n'avait rien d'une  
[femme.

Avez-vous vu là-bas mourir le lion ?

Il a trouvé indigne de mourir d'une autre  
[main que la sienne. »

Que penser de cette personnalité peu ordinaire ? Mûri dans la guerre et dans l'anarchie, Théodore fut un homme d'action. Intrépide et grand capitaine, il sut s'imposer à ses adversaires. Ambitieux, il balaya une dynastie dégénérée que ne soutenait plus que la tradition. Idéaliste, il rêva d'unité et de croisade. Une croisade au XIX<sup>e</sup> siècle ne pouvait être qu'une chimère. Ignorant du monde extérieur, Théodore ne sut ni évaluer les forces en présence ni se rendre

compte des remous qu'y causaient ses maladresses et il déchaîna contre lui-même une tempête qui l'anéantit. A l'intérieur même de son pays, Théodore avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces. L'Éthiopie avait, certes, besoin d'unité, mais n'était point encore mûre pour cela. Après l'ivresse des victoires du début, les échecs, les trahisons, la haine qui l'entourait, la fatigue d'une lutte sans cesse à recommencer, eurent raison de lui et entraînèrent son déclin physique et moral. Dégouté, se croyant persécuté, s'abandonnant à l'ivrognerie et à la débauche, il fut incapable de maîtriser ses colères qui

devinrent de véritables accès de folie sanguinaire. Souvent d'ailleurs, la crise passée, il était pris de remords et se plaignait à Dieu de ce qu'il avait fait de lui. Mais, quelles qu'eussent été les atrocités commises par Théodore, et elles furent à peine plus abominables que celles de ses adversaires, la grandeur tragique de son suicide et la générosité dont il fit preuve à l'égard des Européens réduits à sa merci prouvent que le grand homme du début resta jusqu'à la fin un soldat courageux et un chrétien sincère.

P. COMBA.